

— Non, non, je te connais, tu vauds ton pesant d'or. D'ailleurs, je sais mon opinion partagée par un homme charmant, titré et fortuné, ce qui ne gâte rien.

— Qui donc ?

— Le beau Raoul de Miltry, du château de Soucy. Il y a longtemps que j'ai deviné ses sentiments à ton égard. Sentiments qu'il n'osait exprimer ouvertement, à cause de notre situation trop modeste. Mais, à présent, tout change. Tu deviens un parti avantageux, si tu peux mettre en ligne de compte une dot de cent mille francs.

— Evidemment, ceci vaut beaucoup plus que mon charme personnel et mes qualités précieuses, railla doucement la belle jeune fille.

— Sans doute, en matière de mariage, à notre époque difficile, il faut compter, mon enfant.

Avec l'argent, surtout. Le reste : antipathie, sympathie, amour possible ou non, en un mot toutes les considérations morales, tous les sentiments sont quantités négligeables ?

— Ou plutôt secondaires. C'est de la bucolique charmante, dans les romans seulement. Au surplus, on peut aimer son mari.

— Après ?

— Sans aucun doute. C'est un cas très fréquent. On se marie d'abord par convenances, égalité de situations, d'intérêts. Un peu de sympathie ne nuit pas au début, certainement. Mais l'amour, tel qu'on le prétend à ton âge, n'est pas indispensable au bonheur durable des unions légales, qui sont en réalité des associations.

— Je pense tout autrement, mon cher père. Certes, je désire me marier, comme toutes les jeunes filles, mais je voudrais aimer d'abord l'homme que j'épouserai

et, naturellement, je voudrais qu'il m'aimât.

— Ah ! folles illusions ! jeta le docteur, dont les lèvres minces grimacèrent un sourire ironique.

Heureusement, ma chérie, les parents sont là, avec leur expérience de la vie, leur saine raison, dont le devoir est de vous mettre en garde contre de telles erreurs.

D'ailleurs, tu verras bientôt Raoul de Miltry. Il te plaira ; j'en suis convaincu.

Germaine ne répondit rien. Pensive, elle laissa ses mains fines errer doucement sur le piano, au hasard de ses souvenirs musicaux.

Cependant, le docteur Ménard, en présence de l'attitude volontairement silencieuse de sa fille, ne jugea pas utile d'insister pour le moment.

Il venait de semer, pensait-il les premiers germes nécessaires : de poser, sans trop appuyer, les bases de ses projets ambitieux. Le temps et les circonstances feraient le reste.

Il laissa Germaine rêver en musique et s'en fut à la chambre mansardée du premier étage, où reposait la servante Marton.

La vieille Normande n'avait pu se remettre tout à fait de la terrible alerte causée par la voix sinistre du défunt Thommeré.

Malgré le déplacement, l'éloignement de la lugubre maison, le changement de milieu et même l'influence morale exercée par Ménard, l'impression de terreur subsistait en son esprit de simple.

Seule, dans le lit où l'immobilisait sa blessure, elle ressassait ses remords, avec l'envie, presque le besoin obsédant de tout dire au médecin, de soulager son pauvre cerveau désorienté.

Mais la perspective d'une possession